

## L'archidiacre populiste du patriotisme canadien

Anouk Bélanger et Bachir Sirois-Moumni

Numéro 319, printemps 2018

Avec ou contre nous

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, A. & Sirois-Moumni, B. (2018). L'archidiacre populiste du patriotisme canadien. *Liberté*, (319), 31–33.

# L'archidiacre populiste du patriotisme canadien

Don Cherry, baromètre de l'intolérance, trois minutes et demie par semaine

ANOUK BÉLANGER ET BACHIR SIROIS-MOUMNI

Dans l'émission spéciale *The Greatest Canadian*, diffusée sur les ondes de la CBC à l'automne 2004, Don Cherry se plaçait au 7<sup>e</sup> rang des 10 meilleurs Canadiens de l'histoire. Il devançait ainsi Sir John A. Macdonald, Alexander Graham Bell, et suivait de près Lester B. Pearson, Pierre Elliott Trudeau et David Suzuki aux yeux des nombreux Canadiens ayant participé au sondage. Même les héros et vedettes de hockey Wayne Gretzky et Maurice Richard n'arrivaient pas à le précéder dans ce panthéon. En 2005, il faisait partie des « Most Beautiful Minds » du Canada présentés dans le (*right-leaning*) journal *National Post*. Cet ex-joueur et entraîneur de hockey, devenu commentateur au grand bal hebdomadaire de la Soirée du hockey (*Hockey Night in Canada*), sur les ondes de CBC, au début des années 1980, s'est ainsi hissé au rang des personnalités publiques de premier plan au Canada, alors que les rumeurs circulaient sur son possible licenciement à la suite de ses frasques racistes à répétition, en particulier envers les francophones.

Figure de proue de la couverture médiatique du hockey, il est « tissé serré » dans la tradition canadienne avec son segment *Coach's Corner*, en ondes depuis pratiquement 40 ans, la popularité de ses vidéos *Rock'em Sock'em*, ainsi que les documentaires biographiques réalisés sur lui. La prééminence de Cherry dans le monde du sport médiatisé est sans précédent. À preuve, les cotes d'écoute de l'émission *Hockey Night in Canada* augmentent entre les périodes des matchs télédiffusés, au moment de son segment. Il est tout aussi populaire par le spectacle médiatique qu'il offre que par ses innombrables frasques et provocations, qui lui ont valu un nombre impressionnant d'appels à son licenciement, de demandes d'excuses publiques et de critiques virulentes. Afin d'éviter les dérapages et les poursuites et de conserver sa star controversée, la CBC a consenti à ajouter 7 secondes de délai entre les commentaires de Don Cherry et leur mise en ondes.

Personnage populaire mais hautement polarisant et controversé, il est considéré d'un côté comme opiniâtre et entêté, comme un bouffon générateur de scandales et une honte nationale, alors que de l'autre on le proclame maître du sens commun qui mériterait la médaille de l'Ordre du Canada. Les journaux canadiens l'invitent régulièrement aux débats identitaires. Alors que des journalistes du *National Post* investissent le personnage pour donner force à un discours patriotique

conservateur, le *Ottawa Citizen*, par exemple, va au contraire faire rebondir sur lui des discours critiques défendant le multiculturalisme, la diversité et le respect.

Dans le théâtre des valeurs proprement canadiennes qu'il contribue à mettre en scène, il faut souligner la performance en tandem dont fait partie Don Cherry. Dans un procédé ayant fait ses preuves au cinéma et à la télévision, la CBC met en scène à partir des années 1980 (1987-2017) un duo improbable où Ron McLean est le faire-valoir de Cherry. McLean, beaucoup plus sobre en apparence, se présente comme le « bon Canadien » qui tolère et parfois relance son partenaire excentrique et flamboyant, mais ne fait jamais barrage à ses diatribes. Le personnage de McLean invite à être tolérant, même envers l'intolérance de son partenaire. Les deux acolytes rappellent la dynamique de duos classiques intello-ouvrier, *goodcop-badcop*, où, alors que certains téléspectateurs boivent les paroles de Cherry, d'autres ressentent de l'empathie pour McLean. Sans ce duo, la figure populaire de Cherry n'existerait probablement pas. D'une part, McLean permet d'amortir les commentaires et frasques de Cherry en s'offrant comme figure de tolérance et d'ouverture. D'autre part, c'est la formule du duo propice aux malaises et aux dérapages et le spectacle du choc des valeurs canadiennes que le public aime regarder, non pas le débat sur ces valeurs.

L'efficace formule permet de se camper dans une dualité simplifiée et simplifiant les discussions et débats sur l'identité canadienne, sur divers rapports sociaux, voire sur le hockey. On aime détester Don Cherry parce qu'il nous conforte dans nos valeurs. Cependant, les questions de relations de genre et de sexe, les enjeux complexes de l'immigration, la reconfiguration des identités et l'histoire du patriotisme canadien sont infiniment plus complexes que ce que donne à croire ce théâtre. Le terrain fertile de la culture de masse mettant en spectacle les enjeux sociopolitiques des médiations collectives propres aux sociétés néolibérales se voit rétréci comme peau de chagrin par les invectives populistes du Don en un « pour ou contre le sexisme, le racisme, l'homophobie, etc. ». Impossible donc d'y répercuter les mutations, les persistances, les contradictions liées aux rapports sociaux de pouvoir en cause.

L'omniprésence du hockey au Canada, de même que sa médiatisation intense et soutenue, a facilité la montée en popularité et en autorité de Don Cherry. Il est ainsi devenu



une figure clé de la « guerre des cultures », animée récemment par le Parti conservateur du premier ministre Stephen Harper, en tentant de rendre hégémoniques certaines valeurs, les mêmes qui traversent le personnage et les discours du Don. Dans ce contexte, il devient une courroie de transmission d'un cadre idéologique spécifique et tire profit de la force symbolique historique du hockey dans la culture canadienne. Il œuvre ainsi à naturaliser une chaîne de sens par le biais de commentaires où l'identité canadienne se replie dans une série d'amalgames aux relents xénophobe, homophobe, sexiste,

et une dévotion pour les Forces armées canadiennes. À titre d'exemple, ses commentaires anti-russes récurrents semblent tout droit sortis du discours de l'équipe canadienne de hockey durant la fameuse Série du siècle de 1972.

Ses fulminants éclats anti-russes font d'ailleurs partie de sa marque de commerce. La préface (signée par le fils de l'écrivain montréalais) d'un livre de Mordecai Richler portant sur le sport (*Dispatches From the Sporting Life*, 2002) rappelle ces diatribes où Cherry invective les « *chickenshit foreign commis* [communistes] *taking away hockey jobs that rightfully belong to*

## Ses costumes outranciers ajoutent une dimension caricaturale et le présentent tel un masque grotesque du patriotisme canadien.

our own slash-and-grab Canadian thugs ». Cherry génère depuis quatre décennies ce type de commentaires qui sont relayés dans les médias, nourrissent son fil tweeter, se répercutent dans des publicités ou des discours publics, comme celui prononcé à l'investiture de Rob Ford, maire, lui aussi controversé, de Toronto. Il opère ainsi comme provocateur de débats autour de ce que signifie être « un vrai Canadien » dans le contexte néolibéral.

Ses costumes outranciers, incluant ses mythiques encolures de chemises, ses habits aux imprimés colorés et criards ou alors inspirés de la chemise à carreaux traditionnelle, ses cravates à l'effigie des agents de la GRC, ses chapeaux de carnaval souvent bardés de la feuille d'érable, ajoutent une dimension caricaturale et le présentent tel un masque grotesque du patriotisme canadien. La liste de ses frasques est interminable. Il est certainement l'une de ces personnalités que le public (québécois) aime haïr, et il sert en partie de repoussoir efficace. De son pupitre à *Hockey Night in Canada*, il répète que les femmes n'ont pas leur place dans les vestiaires sportifs, que les Québécois sont des « chialeux », que le « vrai hockey » est une affaire de rudesse et donc d'hommes hétérosexuels. Dans son segment, ou alors dans des publicités de produits sportifs, on le voit naturaliser des stéréotypes de genres : les joueurs qui donnent en finesse plutôt qu'en rudesse devraient laisser leurs patins à leurs sœurs et aller faire du ballet, les joueurs qui refusent de se battre ne sont probablement pas hétérosexuels, etc. À plusieurs occasions, d'ailleurs, il a dû offrir des excuses publiques. Au milieu des années 2000, la commissaire aux langues officielles a dû vérifier si les commentaires de Cherry suggérant que le port de la visière dans la LNH par les Québécois et les Européens s'expliquait par un degré moindre de dureté et de virilité ne violaient pas la loi canadienne. Il a régulièrement figé le hockey et le sport dans un corset de valeurs et une conception identitaire excluant les Québécois de la tradition nationale. Rappelons seulement la controverse autour des Jeux olympiques de Nagano, où Cherry s'était permis encore une fois de suggérer que les Québécois étaient faibles et chialeux. Gilles Duceppe, chef du Bloc québécois, avait alors demandé son renvoi des ondes de la CBC.

Paratonnerre à la fois de l'outrage et de l'adoration, il faut voir à travers la figure qu'incarne aujourd'hui Don Cherry l'articulation d'un double mouvement de transformation-persistance des cultures sportives et de l'identité canadienne. Cherry se dit lui-même « *the Anglo red-neck of all time* » et l'encolure de ses chemises, désormais célèbre, incarne cette idée. Il opère manifestement un croisement traditionnel-conservateur entre masculinité, classe et nationalisme. Il se présente comme la voix de la majorité silencieuse des Canadiens « ordinaires »

ou de ceux qui, dans le portrait que peint le commentateur, travaillent fort toute la semaine, payent leurs taxes et vont à l'église. Il le fait d'une manière tout à fait décomplexée et sans ménagement face aux groupes ou aux minorités qu'il ne représente pas et qu'il désigne comme les femmes et mères, les Québécois et les immigrants, les « *professors (left-wing pinkos) and the guys who drink Perrier water and white wine* ».

Ce que Cherry représente n'est pourtant pas la majorité canadienne. Le populisme, comme voix autoproclamée de la majorité, est ici une performance médiatique et publique. L'effet de franchise, qu'il considère comme sa grande force, combiné à un franc-parler s'exprimant par un vocabulaire et un langage qui ne sont pas ceux des journalistes et des spécialistes des médias, permet de créer ce lien naturel avec le Canadien ordinaire. Il faut reconnaître que le procédé est efficace : une partie du public veut oublier la dimension sociopolitique de ses propos et pouvoir se réfugier dans la performance de spontanéité et d'authenticité, dans le divertissement qu'il offre également. Sa stratégie du « *tell it like it is* » a pour effet de prétendre au gros bon sens, livré sans prétention et sans détour, et de fournir un pôle d'identification par la manière dont le discours est livré. Cette stratégie est aussi utilisée par d'autres figures populistes du monde politique, campant le rôle de cet « ordinaire » par un franc-parler, des idées simples et un langage ne s'apparentant pas à ceux des spécialistes médiatiques ou de la classe politique. Stratégie efficace puisqu'elle illustre la capacité potentielle de la majorité silencieuse de s'exprimer avec autorité dans l'espace public et puisque, par procédé d'identification sur la forme, elle arrive à rallier sur le fond.

Par une sempiternelle rhétorique de mise en altérité qui classe les Québécois, les femmes et les immigrants dans le camp de l'Autre, Don Cherry se présente comme un excellent baromètre de l'intolérance, ce qui permet certainement de comprendre la place occupée, dans l'espace médiatique, par ce personnage campant des valeurs prétendument canadiennes. Personnage controversé, il demeure, malgré tout, au cœur de la vie publique. Témoin d'une scène médiatique qui a besoin de figures populaires pour attirer le public, témoin d'un contexte sociopolitique et d'un espace médiatique où se trame une montée de valeurs néoconservatrices, Don Cherry se fait, trois minutes et demie par semaine, le porte-voix d'une intolérance ordinaire et l'agent de sa banalisation. (L)

♦ **Anouk Bélanger** est professeure au Département de communication sociale et publique de l'UQAM. **Bachir Sirois-Moumni** est étudiant au doctorat en communication à l'UQAM.

\* Ce texte a bénéficié de la lecture de Sébastien Mathieu.